

XYZ. La revue de la nouvelle

L'homme-chien

Sabica Senez



Numéro 122, été 2015

Tarot : des destins tout tracés ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78076ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Senez, S. (2015). L'homme-chien. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (122), 18–20.

L'homme-chien

Sabica Senez

Comment se contenter du ciel
Quand on peut tomber de plus haut.

ALEXANDRE DÉSILETS

SA LANGUE pendait du matin au soir et encore plus par temps chaud. Et ce n'était pas une figure de style : victime d'un traumatisme crânien en septembre 2008, Monsieur Le Brocque haletait.

Sa langue vivait hors de sa bouche, comme la bête au bout de sa chaîne : impatiente, tendue, mais surtout épuisée. Cela sans compter les morsures nombreuses et presque rituelles que l'homme s'infligeait en parlant, pour peu qu'il fût distrait. Il n'osait donc parler qu'à très peu de gens, soit à son fils, un adolescent de dix-sept ans, et à son ex-épouse. Mais pour l'essentiel, il mâchouillait quelques mots au pharmacien de garde, à la voisine qui lui prêtait son boyau d'arrosage, à son médecin et, durant les huit premiers mois qui avaient suivi son traumatisme, au régiment de spécialistes du centre de réadaptation, dont certains n'avaient d'abord exigé de lui que des « Ba-ba-ba. Be-be-be. Da-da-da. De-de-de... ». Et s'il avait retrouvé son autonomie quant aux étapes initiales de l'alimentation (porter les aliments à la bouche, préparer la bouchée dans la cavité buccale et avaler), personne n'avait trouvé la solution à son problème.

Sinon, Le Brocque était tout ce qu'il y a de normal. C'était un homme plutôt gentil et timide dans un corps de géant. Mais cette langue était un véritable obstacle à son bonheur. Il rêvait d'une langue bien à sa place. Une langue rangée, tranquille, sage. C'est à ce moment de son existence que Monsieur



18 Le Brocque vint me consulter pour la première fois, « en

désespoir de cause » comme il me l'avoua dans un long soupir de malaise. Il avait été interpellé, m'avait-il dit, par mon annonce sur Internet, et je suppose que mes trente ans de pratique en hypnothérapie avaient pesé dans la balance. J'ai toujours cru qu'on ne doit jamais sous-estimer le pouvoir de conviction d'une respectable et longue expérience.

De mon côté, quoique ma vie ait été plutôt satisfaisante, j'avais un problème : mon épouse. Une épouse que d'autres, je suppose, trouveraient correcte, mais qui m'encombrait et m'irritait au plus haut point. Et puis, il y avait eu cette histoire d'amant, deux ans plus tôt, qui m'avait beaucoup énervé. Je voulais retrouver ma liberté, et j'avais conclu que sa mort était le seul moyen d'y parvenir.

Docteur en psychologie, j'étais bien placé pour savoir que si j'avais la ferme intention de me débarrasser de la femme que j'avais épousée vingt ans auparavant, il n'était pas du tout dans ma nature d'opter pour une solution autre que radicale ni de risquer l'emprisonnement. Il n'était pas non plus question que je paye quelqu'un pour faire le travail et de toute manière je ne fréquentais personne de ce genre-là, du genre qui tue pour vrai. Après plusieurs semaines de réflexion, utiliser un de mes patients pour assassiner ma femme me sembla la solution la plus sûre. Mais malgré tous mes efforts en ce sens, mes patients les plus vulnérables avaient échoué, un après l'autre, me laissant chaque fois un peu plus vidé de mes forces vives.

Au bout d'une demi-douzaine d'échecs cuisants, j'avais conclu que ce qui leur manquait pour passer à l'acte était le désespoir. J'entrais sans mal dans le subconscient de mes patients, pour la plupart des fumeurs découragés, des obèses sans volonté, des claustrophobes et quelques traumatisés par une enfance médiocre. J'arrivais même à les manipuler si brillamment qu'ils ne se doutaient de rien à la fin des consultations, mais aucun n'avait été près d'aboutir.

Le scénario — écraser ma femme en voiture pendant qu'elle faisait son jogging, s'enfuir ensuite — n'était pourtant pas compliqué. Il s'agissait surtout de ne pas manquer 19

son départ de la maison, qui oscillait entre 6 h et 6 h 30. Sinon, pour le reste, mon épouse respectait sa routine. Le trajet, le nombre de kilomètres, les trois petites haltes de quelques secondes, les gorgées d'eau, tout était toujours pareil. Et le meilleur endroit pour l'impact était, selon mes calculs, la courbe qui précédait d'un demi-kilomètre le viaduc.

J'attendais donc tout de Le Brocque : du désespoir, il en avait à revendre. Ce patient-là serait le bon, celui qui tuerait ma femme sans que personne me soupçonne d'être à l'origine de ce crime. Il le fallait.



Au bout de quatre mois, il m'avait semblé bien malléable. Et grâce à cette dernière séance d'hypnose en début de soirée de la veille du jour J, il était en parfait « état » le lendemain matin. Fin prêt pour le passage à l'acte.

Tout se passa comme prévu, ou presque, puisque Le Brocque mourut lui aussi. Mon patient fit ce qu'il devait faire, sauf qu'il perdit la maîtrise de son véhicule, probablement en raison du violent impact du corps de ma femme sur le capot. Enfin, c'est ce que croit l'enquêteur.

C'est peut-être mieux comme ça. Je veux dire : mieux pour Le Brocque, parce que, dès notre première rencontre, j'ai su que je ne pourrais rien faire pour lui.